

HENRY DE MONTHERLANT

de l'Académie française

**COUPS
DE SOLEIL**

nrf

GALLIMARD

COUPS DE SOLEIL

Afrique-Andalousie

AVANT-PROPOS

Tous les textes qu'on va lire, à l'exception de deux, ont été écrits entre 1925 et 1930. Leur unité n'est pas seulement géographique : Midi, Afrique, Espagne; elle tient encore à ce que, tous, ils sont frappés par le « coup de soleil » que donnent ces pays du soleil. Il y a dans tous, ou presque tous, une pointe de plaisanterie, de galéjade, d'andalousade. Ce genre déconcerte un public de plus en plus lourd, et, par conscience de sa lourdeur, de plus en plus sur ses gardes. Si vous riez, vous le mettez en fureur. Si vous pincez sans rire, ce n'est pas de la fureur, c'est de la haine. Dans ces deux cas, aussi, il croit que tout est plaisanterie, où il y a plaisanterie. Alors que le rire réserve la part du sérieux. Et que le burlesque même peut n'être qu'une cosse qui protège l'essence la plus rare du fruit.

Des deux textes rédigés moins anciennement, Carmen Amaya, écrit il y a dix-huit mois, peut montrer que je suis resté fidèle aux danseuses espagnoles de La Petite Infante de Castille. Et Continuité de l'Espagne, écrit en 1936, je ne vois pas ce que je devrais y changer aujourd'hui.

H. M.
Avril 1950.

Paris, gare de Lyon

Comme les ambassades sont censées être, en territoire étranger, une petite parcelle du pays qu'elles représentent, la gare de Lyon est, dans Paris du Nord, une petite enclave de la nation méditerranéenne. Combien de fois, quand c'en était arrivé au point où l'exil parisien menaçait de me rendre fou, ai-je été rôder, m'asseoir dans les salles d'attente, dans les trains en partance! Combien de fois, arrivé à sept heures (les trains pour Marseille partent à neuf heures), à dix heures j'y étais encore, n'ayant pas dîné, apiégé dans quelque aventure mirifique! Car les jeunes demoiselles, affolées par l'idée qu'elles vont manquer le train, quand elles y sont enfin ont une détente heureuse. Et cette détente coïncide à la fois avec les trois quarts d'heure de désœuvrement qui précèdent le départ du train, pour un voyageur arrivé en avance, et avec leur excitation d'être sorties de la routine quotidienne, entrées dans une vie nouvelle, dont toujours elles attendent quelque chose. Justement il y a, à l'extrémité des quais, des rames de wagons toujours vides, partant soi-disant pour des destinations d'ailleurs inexistantes — des villes dont personne n'a jamais entendu parler, comme « Brioude »,

par exemple, — et dont le seul usage est d'abriter... mais glissons.

Les kiosques de livres sont pleins de gens qui n'achètent pas *Les Bestiaires*. Le *Passage interdit* dégorge un flot de peuple; je ne sais pourquoi il y a toujours des hommes avec la canne à pêche sur l'épaule, venant de passer la journée sur les bords de la Marne, leurs paniers sans doute pleins de rougets et de soles. Qu'ai-je à faire des livres? Chacun de ces êtres a autant à me dire que Descartes et que Spinoza. Du premier coup d'œil on distingue ceux qui sont dignes d'être des voyageurs pour Marseille de ceux qui en sont indignes. Oui, oui, la patrie méditerranéenne, à tous ces visages je la reconnais! Déjà voici les Arabes échappés de la rue Mouffetard, phtisiques et poilus, la lippe toujours pendante, dans leur éternel abrutissement, portant la casquette, emblème de l'émancipation, et un parapluie, emblème du haut luxe; les belles petites pucelles plantureuses, follement excitées, parlant la bouche pleine; les filles qui vous dardent l'œil noir d'une biche récemment métamorphosée en femme; les Juives aux yeux suiveurs, appuyeurs et évanescents. Voici la génitrice, la faiseuse d'enfants, la bique maternelle au ventre pointu, toujours en train de rire, assise avec les jambes un peu écartées. Voici les petits gars courtauds, la casquette sur l'oreille, la visière de la casquette outrageusement relevée; et déjà tous s'appellent Albert. (En vain la génitrice les appelle-t-elle « Bébert », ce n'est pas à moi qu'on *la fait*; je sais bien que c'est Albert, et non Robert, qu'ils se nomment. Robert!...) Et déjà, de façon très nette et très significative, dans ce gamin qui plaisante avec sa mère, la rudoie, rudoie sa sœur, exige tout le temps quelque chose d'elles, avec une fraîche brutalité de jeune

chien, ou si vous préférez une vitalité de chat, je reconnais le goût, encore en puissance, de taper sur les femmes, de leur demander travail et argent, la primauté méditerranéenne et orientale du mâle, fût-il encore un gosse. N'est-il pas vrai que, tout à l'heure, le distributeur automatique des tickets de quai ne nous donnait notre dû que si nous tapions dessus? Certes, c'était là, en même temps qu'un symbole, une sorte d'introduction à l'éthique méditerranéenne. Et toute cette bonne race, tous ces visages de jeunesse, aux beaux yeux, aux sourcils touffus, au teint mat et pur, à la mine vivace, naturels sans être vulgaires, toute cette bonne race sue la volupté de vivre et le désir bien arrêté de jouir de la vie.

Déjà apparaissent les bagues, les breloques, les foulards rose vif, les chemises saumon, les bottines en cuir gris pâle, avec arabesques de cuir bleu ciel. Déjà, comme un élixir de vie, je bois le parler algéro-marseillais, pointu chez le Marseillais, grasseyant chez l'Algérois, court chez le Marseillais, et qui chez l'Algérois met l'accent sur la pénultième, tandis que l'Oranais — toujours à demi Espagnol — fait sonner l'antépénultième. Déjà les gosses donnent dans leur tic de se dire à tout propos « Viens! viens! » Déjà on cueille au passage un geste bien méditerranéen — celui de donner, par amitié, une grosse tape sur le sommet du crâne, — une phrase bien méditerranéenne : « Ernest, y travaille quand y veut » ou « Tu t'en vas de là! » C'est une chose curieuse de remarquer, dans tout ce train, le cri unanime de délivrance qu'il y a à quitter Paris. M. Crabalona dit avec chaleur : « Ils appellent ça la gare de Lyon! Pourquoi "de Lyon" puisque le terminus est Marseille? C'est gare de Marseille qu'on devrait dire! » M. Martinez

pense qu'il ne va plus avoir à payer les femmes, et aussi qu'on va pouvoir s'expliquer dans la rue sans être embêté. Anaïs rêve des séances de cinéma à l'Alcazar de Belcourt, le dimanche en matinée, quand il pleut, que c'est comble, et qu'on est tous, les garçons et les filles, serrés les uns contre les autres. M^{me} Ginès, songeant au bifteck, professe que, à Alger, « on gagne moins mais on s'arrange mieux ». Et moi, j'ai déjà le coup de soleil. Une ébriété me fait concevoir que tout est facile comme dans les rêves. Mais le train va partir. Il faut s'arracher. A moins que, me laissant emporter, comme il m'arriva plus d'une fois, je ne me réveille à Marseille, sans billet, sans valise, sans chapeau, et tout piaffant pour les hautes aventures...

J'entends bien les raisons multiples pour lesquelles il faut que la France vive. Mais, quand je suis seulement à la gare de Lyon, j'en ajoute une, dans un élan du cœur, et qui à elle seule me suffirait (vous allez rire) : selon moi, que Marseille soit en France, cela suffit pour que la France mérite de vivre.

Demain matin, tandis que dans Délices'Hôtel où les cabinets sont sans papiers, et les voyageurs *dito*, les belles indolentes se font monter un café maison, tandis que les voyageurs s'astiquent les bottines avec un pan du couvre-lit (car une pancarte les a priés de ne pas mettre leurs bottines dehors; sait-on qui on reçoit?), le train, serpent de désir, pénètre dans la ville offerte, malgré toute une banlieue et même une gare aux noms de Saints, dont elle s'est entourée pour s'exorciser et y déverse un fleuve énorme de vitalité, qui va se répandre dans tout le bassin méditerranéen.

Marseille, « porte de l'Orient », ou plus simplement « la Porte », — la porte de tout. Marseille, « Constanti-

nople française », Marseille la seule ville de France pour qui aime la vie.

Mais ne dites pas cela à un Marseillais. Il vous répondrait que Marseille n'est pas la France.

Numa

Le café naît spontanément dans les lieux où les gens sont agréables à regarder : c'est pourquoi ils n'en ont pas dans le Nord. Assis à la terrasse du petit café de Toulon : « La jolie race! m'écrié-je. Ah, que c'est vrai, que le Midi n'est pas la France! » La jolie race! Où ce cri vous viendrait-il aux lèvres, autre part en France?

A six heures cinq s'assoit l'émir Feyçal (ou son sosie). L'émir est triste. Peut-être qu'il a manqué le train. Des femmes rient parce qu'il n'est pas Français. Des hommes murmurent : « A l'écurie! » Ensuite personne ne fait plus attention à lui. Il fume du caporal, qu'il tient pour du tabac de luxe, parce que le caporal ne pousse pas dans son pays. Il songe à ses cent femmes (elles ne sont plus que sept), ou plutôt songe à la huitième, celle qu'il n'a pas. Des Anglais à l'œil vitreux rêvent de drogmans à tout faire. Le Russe lit un journal russe (mais comprend-il ou fait-il celui qui?). Le Parisien se croit un pacha parce qu'il a tutoyé le chasseur. Les Italiens sont charmants, bien qu'agaçants de n'être pas Espagnols. Un hidalgo boit de l'eau glacée. Brusquement, une soif impétueuse de l'Espagne et de ses harmonies noires.

*

Allons dîner chez Numa. C'est un petit restaurant pour Français en détresse, qui vivent de leurs rentes (je veux dire : qui en meurent) et à la porte duquel siège en permanence un pauvre interchangeable, mais toujours plein de dédain, étant défrayé de tout aux frais de l'État par sa qualité officielle d'indigent. D'une main il tient sa sébile; de l'autre son journal, qu'il lit; et il mendie, la cigarette au bec. On trouve chez Numa des officiers de marine, fagotés comme des professeurs d'algèbre, des officiers d'académie aux airs offensés de perroquets. Un triste à col en cellulose y lit *Le Temps* d'un œil cerné. Un vieillard au grand cœur, avec des airs de fauve, y dévore un cure-dent. Un mousquetaire exténué demande à la bonne, dans l'oreille, le prix du repas, avant d'entrer. Mon voisin déchiffre (ses lèvres remuent) *L'Élevage du pigeon*. Et il y a là encore un pauvre hère, jamais rasé, aux moustaches pendouillardes, à demi chauve et le crâne crasseux, lichant des bouts de mégots indéfiniment éteints et rallumés : à Paris, je le prendrais pour un de ces journalistes qui font « la gourmandise » dans les publications, où ils nous apprennent qu'il faut savoir déguster une poularde pour pouvoir comprendre le génie de Racine : *gourmets* patentés, ou plutôt toujours tentés, car oncques ne mangèrent-ils à leur faim.

— En supplément? demande la petite bonne à l'officier d'académie, qui a commandé un plat.

— Naturellement! réplique-t-il d'un air pincé, comme si on avait mis en doute qu'il pût payer 0,15 fr. de supplément.

Et quand elle s'informe : « De la salade? » son

« Non ! » indigné ne signifie pas : « Je n'aime pas la salade », mais : « Pour qui me prenez-vous, de croire que je puisse aimer la salade ? »

Des ordres sont échangés. Les uns d'une cruauté barbare : « Faites marcher un bifteck bien saignant ! », d'autres qui tiennent plutôt de la féerie : « Faites marcher le merlan ! » On entend des exclamations de rage : « Ah, cochon ! je t'aurai ! » Car dans la pénombre, comme Jacob luttait avec l'ange, le commis principal, d'un couteau fléchissant, lutte avec le poulet maison.

Et, allant de l'un à l'autre, c'est Numa, oui, Numa, c'est Numa lui-même. Numa, qui a cinquante ans, a toujours le visage préparé pour un sourire. Son bonheur, c'est de serrer les mains des clients. Son sourire dure une demi-minute, de béatitude, s'il a serré la main à l'un des officiers d'académie. Il sourirait à un huissier. S'il attrape une servante, son regard flamboie, mais sa bouche continue de sourire. Quand j'arrive, ses yeux, suppliants comme ceux des chiens, me demandent de faire le geste imperceptible qui lui permettra de me tendre la main. On dirait que chaque fois qu'il serre une main il reçoit cent sous.

Il va entre les tables, faisant à haute voix des additions mystérieuses — « $34 \text{ et } 8 = 56$ », — avec un air comme s'il pensait. Son ignominie, d'ailleurs très « brave homme », brille sur sa face comme de l'huile. Servile avec les clients, implacable avec son personnel, rond et âpre, bonhomme et attentif, tout en lui crie que c'est seulement parce que cela lui plaisait qu'il est restaurateur, et qu'il était fait pour parvenir aux plus hautes charges de l'État.

*

Le soir tombe. Mais sur la terrasse il fait clair de nègre; et le nègre boit de l'eau de Vittel. C'est l'heure où sortent les belles poules, nourries d'escargots dans les restaurants à 4,75. Madame mère s'est assise auprès de sa fille pour faire doubler son prix. A voir comme M^{lle} Zulma a vite fini sa consommation, j'imagine combien elle doit être avide dans le plaisir. Elle est charmante, avec je ne sais quelle pauvreté pleine de promesses dans la chaussure, et lourde de secrets inexistant; certes, elle ne résisterait pas à quelques centimes bien placés. Un gosse crie les journaux du soir et se faufile entre nos tables comme un chien. Sur un des journaux s'étale la photo du gagnant du tour de France. J'ai pris ce monsieur pour un homme de lettres. Il a un air hagard qui convient à la pensée.

Douce détente de la nuit. C'est alors qu'on comprend le sens purement humain de cette phrase, écrite d'ailleurs par un Méditerranéen : « Les nuits appartiennent aux dieux » (Horace). Les gens, que le soleil avait abrutis, reprennent vie, redeviennent audacieux et provocants. Fabiani — ô jeune! — est rentré mettre une chemise saumon : belle tête, va! Je siffle au nez des princes moldovaques. Au côté des braves amis de la marine, les marins vont silencieusement, avec des airs moroses de maîtresses. Le café se vide. C'est l'heure où il serait doux de partir sans payer.

Port méditerranéen

Sur tout le port flotte le pavillon de la Compagnie Générale Transatlantique, blanc à disque rouge (c'est une compagnie japonaise).

Les bouées en mer, penchées sur un côté, ont la ligne catastrophique. D'autres, à sec, sont bardées de coquillages comme un pèlerin de Santiago. Au milieu des *Audax* et des *Invincible*, une d'elles s'appelle *Trop tard*; quel chagrin l'a nommée? (Sûr qu'elle a dû couler depuis.) Et voici un vieux transatlantique; il date peut-être de cinq cents ans. Sur tous les chalands surchauffés, dont le roulis les berce, sur toutes les bâches brûlantes, dans tous les wagons garés, les dockers arabes dorment; et leurs braguettes sont douées de mouvements intérieurs, comme s'ils allaient accoucher, gagnant ainsi la fameuse prime; et dorment aussi les petits cireurs, la tête sur leur boîte. Des femmes et des fillettes indigènes, fureteuses, ramassent un grain de blé, un grain de sel. Elles trempent la main dans une flaque de pétrole qui a coulé d'un fût, et font goutter ensuite leur main dans une bouteille. Des promeneurs solitaires ralentissent un peu avant de vous croiser, vous regardent dans les yeux, hésitent si vous êtes un homme à être tenté par de la

coco, ou une montre en simili, ou quoi donc encore? Et il y a les partants : indigènes qui, lorsqu'ils embarquent, changent leur chéchia pour une casquette : Français au chic d'ours, avec des têtes de congressistes, et leurs petites bourgeoises qui font la dame, en termes de congressistes : « Oui, Médème », « Non, Médème », « Je n'en ferai rien, Médème ». Les mouchoirs tirés tirent à leur tour quelques larmes. Les passagers des cabines de luxe glissent dans leur poche leur browning, pour abattre leurs voisins si on doit descendre dans les canots de sauvetage. Ceux-ci, délicate attention, portent inscrit sur leur carène le nombre de personnes qui peuvent y être englouties. A Marseille, l'affiche officielle pour le recrutement des troupes coloniales disait expressément que les colonies offrent une vie « plus large et plus indépendante » que celle de la métropole. On sait assez ce que cela veut dire. J'y songe en voyant que ces coquins de paquebots portent eux aussi la mention : « Toutes Salacités Faciles. » Mais on n'a mis que les initiales, pour que les gens bien ne comprennent pas.

Des sergents de ville, voûtés par la pensée, distribuent des taloches retentissantes aux enfants et même aux hommes indigènes qui se collent autour des passagers; et ils leur bottent le derrière, les poursuivent avec des cannes *ad hoc*. Un indigène, proprement vêtu, rit en voyant traiter ainsi ses compatriotes et coreligionnaires : dégradation égale chez le vainqueur et le vaincu. Remontons. Déjà depuis longtemps, traînant et observant (et avec notre feutre fatigué), on nous prend pour un de ces Messieurs des Mœurs.

HENRY DE MONTHERLANT

Coups de soleil

Tous les textes qu'on va lire, à l'exception de deux, ont été écrits entre 1925 et 1930. Leur unité n'est pas seulement géographique : Midi, Afrique, Espagne; elle tient encore à ce que, tous, ils sont frappés par le « coup de soleil » que donnent ces pays du soleil. Il y a dans tous, ou presque tous, une pointe de plaisanterie, de galéjade, d'andalousade. Ce genre déconcerte un public de plus en plus lourd, et, par conséquent, de plus en plus sur ses gardes. Si vous riez, vous le mettez en fureur. Si vous pincez sans rire, ce n'est pas de la fureur, c'est de la haine. Dans ces deux cas, aussi, il croit que tout est plaisanterie, où il y a plaisanterie. Alors que le rire réserve la part du sérieux. Et que le burlesque même peut n'être qu'une cosse qui protège l'essence la plus rare du fruit.

Des deux textes rédigés moins anciennement, *Car-men Amaya*, écrit il y a dix-huit mois, peut montrer que je suis resté fidèle aux danseuses espagnoles de *La Petite Infante de Castille*. Et *Continuité de l'Espagne*, écrit en 1936, je ne vois pas ce que je devrais y changer aujourd'hui.

H. M.
Avril 1950.

Comme quoi certains grands écrivains trouvent leur style de début, on pourrait presque dire de naissance. Dans ce recueil qu'il avait préparé lui-même, les textes « de jeunesse » rejoignent, par leur perfection, ceux de la maturité : même frappe de langage, mêmes raccourcis de pensée, même dureté dans la poésie des récits et dans leur morale.

